

PRÉSENTATION



Mikhaël Elbaz
Département d'anthropologie
Université Laval

Les recherches et les travaux sur les langages idéologiques et les pratiques politiques qui trament les rapports sociaux dans différentes formations sociales ont été depuis deux décennies au centre de la réflexion et de la confrontation entre divers courants théoriques des sciences sociales. Nous savons tous l'attention ancienne mais persistante dévolue par la « communauté anthropologique » à l'étude des idéologies et des structures symboliques. Nous mesurons également dans la conjoncture socio-politique mondiale qui est la nôtre, le caractère hatif de la célébration de l'ère de la fin des idéologies. Nous sommes tous possédés par l'idéologie. La tentation serait grande d'en déduire que les rapports de sens ont une prégnance et un efficace indépendants des dispositifs et des pratiques matérielles, c'est-à-dire des rapports *sociaux* de production. Pourtant, cela sourd implicitement ou bruyamment des interrogations récentes qui proclament que le marxisme est une idéologie moribonde incapable de rendre compte de la dimension théologique du politique ou encore de déchiffrer la part sacrée voire idéale du réel. Signe des temps, ceux de la crise économique mondiale et des structures étatiques, ou sensibilité nouvelle aux luttes des mouvements sociaux et des peuples qui tentent de reconquérir des espaces d'autonomie au sein de la société civile, sans doute, à condition ni de généraliser hâtivement ni d'interpréter dans un sens unilatéral la résurgence du romantisme et du fondamentalisme religieux, la sacralisation des rapports sociaux, mais de bien démontrer la causalité sociale complexe de ces luttes idéologiques et politiques.

Les articles de ce numéro ne cherchent pas à présenter un bilan critique sur un thème aussi vaste. L'ensemble des collaborateurs ont le souci moins de dire ce qu'est l'idéologie que d'en saisir la signification dans des situations données. Ainsi certaines questions traditionnelles que cette notion soulève sont abordées en creux dans les réflexions des auteurs de ce numéro, notamment quelles relations établir entre les idéologies et les pratiques matérielles, les idéologies et la conscience de classe, l'idéologie et la culture, la culture

populaire et celle dite savante ? Comment relier l'étude des idéologies à l'analyse des rapports de classe ? Par quels procès s'organise la mise en acception des récits idéologiques, c'est-à-dire le consentement ?

Il n'en demeure pas moins que les réponses à ces questions ont été soutenues par une discussion épistémologique au sein des deux courants théoriques qui ont dominé le travail des anthropologues depuis plus d'une décennie : le structuralisme et le néo-marxisme althusserien. Dans sa contribution, Jacques Chevalier présente et critique les impasses théoriques et méthodologiques de ces deux courants. Ce qu'il remet en cause, c'est tant le « mentalisme » lévi-straussien que le « matérialisme » althusserien comme deux voies incapables de dépasser la dualité classique invoquée par les philosophes et les praticiens des sciences sociales entre l'ordre pensé et l'ordre vécu. Il propose de renouer avec une vision totalisante de la culture en prolongeant certaines prémisses de Bourdieu, insiste avec raison sur la nécessité de rompre avec le déterminisme fonctionnel qu'évoque le découpage du social en instances mais réduit du même coup la portée de certains acquis du marxisme, notamment la dépendance des rapports de sens à la division sociale du travail et aux rapports de production.

Pour sa part, Uli Windisch cherche à appréhender la structuration et le fonctionnement des discours « aberrants » et « illogiques » tels ceux mis de l'avant par les mouvements xénophobes. Il a recours à une perspective transdisciplinaire afin de préciser les raisons de cette déraison. Il démonte les mécanismes sociaux et cognitifs qui poussent les acteurs sociaux à penser les rapports humains selon tels termes plutôt que d'autres. S'agissant des langages xénophobes dont il traite, on constate que la naturalisation des rapports sociaux en est un aspect structurel qui rend compte du caractère à la fois simple et contradictoire de l'argumentation mais aussi de sa propension à circuler au sein des États-nations en crise.

Suivent trois articles qui s'intéressent aux relations entre développement du capitalisme, idéologies populaires et transformations sociales et culturelles dans les formations sociales périphériques. C'est peut-être l'un des thèmes les plus négligés par les théoriciens de la modernisation ainsi que par ceux de la dépendance qui accordent peu de place dans leurs analyses à l'histoire sociale des résistances et des luttes locales. En s'appuyant sur l'idée que se font de la modernisation les villageois d'Erakor au Vanuatu, Philibert montre comment ils ont progressivement interprété en les transformant les codes culturels imposés par l'ordre colonial, dénonce l'ethnocentrisme qui a prévalu jusqu'ici dans les travaux sur le développement et nous incite à reconnaître l'importance et la pertinence d'une sémiotique de la culture dans les pays dépendants.

Les contributions de Beucage, Gobeil, Montejo, Vityé et celle de Labrecque abordent à partir d'une lecture des transformations des rapports sociaux de production dans deux régions du Mexique (Puebla et Yucatan)